

Commentaires des 17 et 24 septembre 2020

ARA Angelo, MAGRIS Claudio, *Trieste, Un'identità di frontiera* (Einaudi, 1982-2015, 240 p. prix Bagutta 1986, traduction française au Seuil en 1991 par Jean et Marie-Noëlle Pastureau)



Magris et Ara sont deux universitaires, Ara est historien à Pavie tandis que Magris a enseigné la littérature allemande à Turin et à Trieste. Il a publié largement essais et romans et son œuvre a été couronnée de nombreux prix.

La série se compose de douze essais, qui se succèdent dans un ordre globalement chronologique, permettant d'esquisser une sorte d'histoire de Trieste. Alternativement, ils examinent la vie littéraire et intellectuelle, ou l'histoire politique, étant bien entendu que les deux axes interfèrent sans cesse, pour montrer l'interaction entre les deux niveaux.

Le titre *Un' identità de frontiera* est immédiatement paradoxal car l'ouvrage montre de façon précise et fine, la complexité de l'identité de Trieste. Elle éclate entre plusieurs identités : italienne, autrichienne, slovène, et une myriade d'autres identités ; Croates, Arméniens, Grecs, Levantins, Tudesques et Juifs, tous arrivés à Trieste en raison du développement de son port et de l'activité économique.

Cette identité recherchée, parfois fantasmée se cherche le plus souvent dans le conflit identitaire, et a du mal à se construire comme identité triestine. La frontière est une frontière géographique difficile à définir, malmenée par l'histoire, mais la frontière est aussi intérieure : frontière entre nationalités et nationalismes ou frontières sociales. C'est donc la fresque d'une quête qui nous est présentée. L'ouvrage part de 1717 avec la décision de Charles VI, empereur du Saint-Empire romain germanique, de déclarer Trieste port franc. Cependant, les textes procèdent souvent par allers retours, notamment dans la première moitié de la série, allers retours qui veulent mettre les événements historiques en perspective. Des points nodaux rythment ces allers retours : la fondation économique de Trieste par l'empereur allemand Charles VI, le printemps des peuples en 1848, la fin du XIXème siècle, lorsque Trieste connaît essor économique et richesse intellectuelle, la guerre de 1914 et surtout l'immédiat après guerre, la deuxième guerre mondiale et ses conséquences pour la ville.

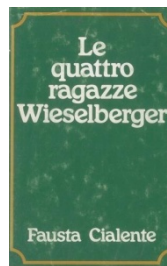
Les auteurs évoquent le développement économique de la ville, grâce à ses activités portuaires et commerciales et l'installation des sociétés d'assurance dont la Lloyd, ainsi que le déclin de l'activité économique au gré des événements politiques.

Plusieurs chapitres de la deuxième partie décrivent minutieusement les complications politiques qui traversent la ville où conservateurs et libéraux s'opposent, mais aussi internationalistes ou fervents d'un regroupement dalmate, opposés à des nationalismes italiens ou slovènes ; conservatisme éthéré figé dans une image idéalisée s'opposant à un réalisme porté par une bourgeoisie en progrès ; humanisme mazzinien opposé à un nationalisme agressif envers les autres populations ; enfin émergence du fascisme qui récupère certains nationalismes, puis du communisme issu de la résistance pendant la guerre et soutenu par l'arrivée du titisme lorsqu'il débarque dans le paysage politique triestin. Tout cela est très complexe et des glissements, des transformations, voire des alliances inattendues se font jour. Et c'est ainsi que des intellectuels proches par la pensée, se retrouvent dans les deux camps pendant la guerre. La démocratie chrétienne finit par s'imposer comme garant de l'avenir de Trieste en faisant alliance avec les libéraux.

Cet ouvrage très riche nous dévoile l'histoire politique et économique de Trieste, tissée de son histoire culturelle et littéraire ; ouvrage touffu, et un peu difficile d'accès, en raison de la richesse des références, d'une intratextualité que nous ne maîtrisons pas, mais aussi en raison d'une écriture qui procède par retours en arrière, et qui enroule faits et concepts littéraires, nous égarant parfois.

Élisabeth GRIMALDI
septembre 2020

CIALENTE Fausta (1898-1994), *Le quattro ragazze Wieselberger* (Mondadori, 1976, 250 p., prix Strega, trad. française par Soula Aghion, Rivages poche, 1989)



L'auteur a traversé tout le XXe siècle et a été témoin d'un monde plongé dans la tourmente des guerres.

Le récit s'ouvre cependant sur une scène festive et raffinée. Il s'agit d'une soirée musicale dans la maison familiale des Wieselberger. Le père de famille est un musicien accompli et ses quatre filles bénéficient d'une éducation artistique très poussée. Nous sommes à Trieste en plein renouveau commercial et culturel. La cité est cosmopolite ; elle accueille des populations autrichiennes, italiennes, slovènes, populations de pays limitrophes ou lointains, de cultures et de religions diverses.

Le père de famille est tolérant et même fier du caractère cosmopolite de sa ville. Cela n'empêche pas son adhésion à l'irrédentisme, mouvement de revendication des nationalistes italiens. Ils réclament l'annexion des territoires considérés comme italiens et demeurés en possession de nations étrangères (en particulier de l'Autriche). C'est le cas de Trieste. Cette première partie évoque la génération qui a précédé celle de l'auteur et livre beaucoup d'informations sur le passé historique de Trieste.

La plus jeune des sœurs Wieselberger allait devenir la mère de la narratrice. Elle devra abandonner le chant et sa carrière d'artiste après son mariage avec un officier d'infanterie issu d'une famille du sud. Le couple et ses deux enfants, Fausta et son frère Renato, se déplaceront souvent dans toute la péninsule au gré des garnisons du père. Comparée aux villes et régions parcourues, Trieste demeure aux yeux des enfants le plus lumineux, le plus attractif, le plus civilisé des lieux au monde. Les vacances dans la villa triestine demeureront dans la mémoire de l'auteur une parenthèse enchantée.

Elsa, la mère, est irrédentiste et se heurte en cela à son époux qui la contredit violemment. Il fait même preuve d'antimilitarisme et abandonne la carrière militaire pour les affaires, ce qui, financièrement, ne lui réussira pas...

A Milan où la famille s'est installée, ils côtoient Fabio l'aîné des cousins de Trieste musicien passionné et directeur d'orchestre. En tant que triestin, il est irrédentiste et s'engage comme volontaire dans la première guerre mondiale ; il y laissera la vie.

Déjà, la jeune Fausta se réfugie dans l'écriture tandis que son frère Renato est attiré par le théâtre. Il deviendra plus tard un acteur talentueux.

L'auteur ne se contente pas de rapporter les événements qu'elle observe, elle les analyse. Elle écrit notamment que la bourgeoisie avait jeté dans la guerre une masse composée de paysans du sud les plus ignorants, les plus miséreux, résignés à cause de l'influence de l'Église. Elle pense (sans doute avec le recul des années) que cette bourgeoisie séditionnaire et patriote préparait le fascisme. Déjà en elle montait la haine contre toute forme de racisme et de nationalisme et annonçait son futur engagement politique ainsi qu'un certain féminisme.

Fausta, mariée en 1921 à un agent de change juif également musicien et compositeur suit son mari à Alexandrie où elle retrouve une vie culturelle intense et raffinée. Tout ce bien vivre va être interrompu par la deuxième guerre mondiale à la fin de laquelle Renato son frère bien-aimé, acteur célèbre sera renversé à Rome par une ambulance nazie.

Fausta crée avec son groupe artistique une émission antifasciste à la radio du Caire et fonde un journal distribué aux prisonniers de guerre. Son activité d'écrivain est alors abandonnée pour un temps... Ce n'est que plus tard à l'âge de 78 ans qu'elle écrira ce récit autobiographique qui lui vaudra le prix Strega, mélangeant ses souvenirs intimes à la grande Histoire.

Au fil du récit nous est dévoilé le destin de chacune des quatre filles Wieselberger. Les portraits de famille, la charge émotionnelle et sentimentale adoucit l'austérité qu'aurait pu avoir le récit historique. De plus, le talent de l'auteur permet de ressusciter les lieux chers à son cœur comme les splendeurs de la villa triestine et de son jardin, les bords de la mer adriatique ou les merveilles archéologiques du musée du Caire...

Un témoignage précieux, une page d'histoire vécue de l'intérieur.

Danielle FUSTÉ
septembre 2020

COVACICH Mauro, *Trieste sottosopra* (Laterza, 2006, 120 p., trad. Giorgio Gellini, 2014) Titre complet : *Trieste sottosopra, quindici passeggiate nella città del vento* (Trieste sens dessus-dessous, quinze promenades dans la cité du vent).



Pour qui se lance dans le grand bain de l'italien dans le texte, en v.o sans sous-titres, commencer par ces quinze brèves promenades de Mauro Covacich, cet auteur triestin contemporain (né en 1965) est comme profiter de la présence rassurante d'un maître-nageur au bord du bassin.

En effet même sans saisir tout le vocabulaire, d'autant qu'il vient souvent du langage parlé sur place qu'on ne trouve pas dans un dictionnaire classique, on entre immédiatement dans l'atmosphère de l'écriture de l'auteur avec cet humour, parfois noir, qui court sous tous ses textes : une distance amusée, un regard lucide sur cette ville dont on sent qu'il l'aime autant qu'il peut s'agacer de ses particularités et de ses mythes.

Il n'hésite pas non plus à déplorer ses noirceurs, celles du nazisme et du fascisme lorsqu'il s'agit de la visite du four crématoire dans *La Risiera di San Sabba* ou de la dernière lettre de son amoureux condamné à mort à sa compagne Laura in *Piazza Oberdan, due innamorati*.

Dès la première nouvelle *Sissi col piercing*, nous sommes dans le mode anti-touristique avec les malheureux collégiens hongrois qui rêvent, après six heures de car, de se coucher dans l'herbe, de jouer au ballon, au lieu de suivre la visite d'une conférencière trop sérieuse et dont seuls réveilleront l'intérêt les jolis nombrils avec piercing de deux jeunes employées assises au bord d'une fontaine pendant leur pause, deux modernes Sissi, tranquillement provocatrices.

Et Covacich s'attaque au mythe de Sissi comme il va s'attaquer à celui de tous ces écrivains célèbres dont viennent s'émouvoir les touristes, dans *Par les rues du centre, en feuilletant Svevo*, en évoquant tous ces lieux et cafés historiques, vrais ou faux, où les voyageurs vont chercher la trace de leurs écrivains préférés : outre l'inévitable Svevo, les frères Stuparich, Virgilio Giotti, Umberto Saba, Scipio Slataper, James Joyce, Boris Pahor.

Il se moque même de la célèbre et terrible Bora (*Bora a San Luigi*), ouragan légendaire, fantôme de la ville, qui n'existerait que pour impressionner les touristes, comme l'haleine d'un tigre de papier.

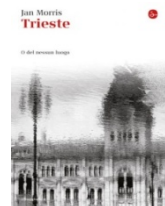
Une des promenades les plus savoureuses, *I caffè e il caffè*, est celle que consacre Covacich au café de Trieste qui peut selon lui rivaliser sans peine avec le café napolitain ! La seule façon de le commander fait de vous un connaisseur ou un profane face à la maestria des garçons de café quand ils répercutent plusieurs commandes d'un seul souffle.

Il conclut son texte sur une interrogation un peu vertigineuse ("sotto sopra") sur le caractère littéraire de Trieste : est-ce une ville d'écrivains, ce qui fait qu'on y aime jouer avec le nom des choses, café compris, ou une ville où on joue depuis toujours avec les mots ce qui en a fait une ville d'écrivains ? Cette quatrième promenade est un exemple assez parfait du style et de l'humour de l'auteur.

A travers ces exercices de style d'un triestin passionné, le lecteur en apprend beaucoup sur Trieste la cosmopolite, entre autodérision voire déploration et admiration, et il devine, à la tendresse, à la force, à l'envol de nombreux passages, qu'il n'aurait pas le droit de s'autoriser sans précaution cette audacieuse liberté de regard à laquelle Mauro Covacich semble l'inviter.

Nicole ZUCCA
septembre 2020

MORRIS Jan, *Trieste, O del nessun luogo* (Il Saggiatore, 2001, 200 p. trad. it. Piero Budinich, titre anglais : *Trieste and the Meaning of Nowhere*, Faber, 2001)



L'auteur de cet ouvrage, Jan Morris, est une journaliste internationale, écrivain, et historienne d'origine galloise par son père et anglaise par sa mère. Le traducteur en italien est Piero Budinich, un journaliste et un écrivain, fondateur de la maison d'édition Beit Casa située à Trieste.

Il s'agit d'une sorte d'auto-analyse en miroir à la fois de l'auteur lui-même et de la ville. Trieste (*Tergeste* dans l'antiquité) n'a jamais quitté l'âme et l'esprit de l'auteur depuis sa présence comme soldat en 1945 dans ce port confiné à l'extrémité Nord de l'Adriatique au carrefour des cultures latine, germanique et slave. La structure géographique explique le jeu des forces politiques et les aléas des échanges.

Un monde bigarré et cosmopolite ayant perdu sa propre unité et sa fonction essentielle après la chute de l'Empire des Habsbourg est condamné à devenir sa propre capitale.

Ce grand journaliste, qui a assumé sa mutation transgenre depuis 1972, tisse sa propre histoire d'exilé volontaire par rapport à ses origines et à sa nature même à travers l'empreinte tumultueuse des brassages politiques, économiques et culturels. La ville portuaire nostalgique d'un passé glorieux réunit de façon œcuménique des minorités ethniques déracinées et désœuvrées.

Trieste c'est la rencontre de deux « territoires » l'un tourné vers l'Orient, l'autre vers l'Occident, une péninsule étroite, un entre deux, un lieu de « nulle part » entre mémoire et espoir. Le sous-titre « o del nessun luogo » veut dire sans lieu, sans réalité.

A force de cosmopolitisme et de métissages la ville aurait perdu son identité et sa fonction désignée à l'origine. L'auteur, bercé par une sorte de mélancolie, y projette son propre destin intime, celui de l'écartèlement. Ce serait, selon ses termes, « la forme lyrique du pathos », « l'effet Trieste ».

C'est un livre d'une très grande érudition historique et sociologique. La ville est restituée entre passé et présent à travers une description minutieuse de ses composantes urbaines comme de ses épisodes politiques et culturels, en y détachant les traits de caractères d'une population hybride, très ouverte aux échanges et accueillante.

Trieste a été un des hauts lieux de la culture européenne, un foyer d'artistes et d'intellectuels dans la ligne des plus grands écrivains et musiciens de son âge d'or au dix neuvième siècle du temps de l'Empire. Et lire « Trieste » prend aussi au fur et à mesure un caractère hallucinatoire et fascinant que le lecteur finit par partager.

Et pourtant Trieste renaît, et Jan Morris ne s'en détache pas.

Anne-Marie AUDUBERT
Septembre 2020

PAHOR Boris, *Place Oberdan, à Trieste* (Pierre-Guillaume de Roux, 2018, 190 p. huit nouvelles traduites du slovène par Andrée Lück Gaye)



PAHOR est un écrivain italien, ancien déporté, de langue slovène. Né à Trieste en 1913 qui appartenait alors à l'empire austro-hongrois, il est toujours vivant, à 107 ans. Les événements se passent à Trieste. La ville sera plusieurs fois occupée au gré des alliances et sera définitivement italienne en 1954.

Cette œuvre est inspirée des douleurs dont il a été le témoin. Elle comporte huit nouvelles, au style vif, alerte et plaisant.

La gueule du lion de pierre : en 1918 une bande de gamins vole du charbon dans les wagons du chemin de fer de façon acrobatique. Episode touchant dans des quartiers démunis.

Une promenade surprenante : le narrateur et un ami évoquent un tragique événement intervenu récemment au Liban. Ils sont rejoints par Monsieur Antonic qui leur relate un épisode effrayant qu'il a vécu lui-même, tout petit enfant abandonné pendant la guerre.

Place Oberdan : période où Trieste en 1919 est rattaché brièvement à l'Italie. Différents événements qui y ont lieu pendant la période troublée de la guerre.

Un chien blessé : dialogue entre deux chiens, l'un blessé, sur la vie dans leurs villages respectifs, pendant la guerre. Le chien valide arrivera à faire secourir son compagnon. Drolatique.

Les yeux humiliés : les réflexions bouleversantes sur un panier "d'œils", faisant référence au même panier décrit par Malaparte. L'auteur nous décrit toutes les horreurs que ces yeux ont pu voir à Dachau juste à la fin de la guerre et en particulier lors des phases précédant la chambre à gaz. Dur.

La danseuse : gentille idylle entre un amoureux jaloux du coiffeur de sa belle. Descriptions de balades dans une campagne éblouissante.

La respiration de la mer : émotions au bord de celle-ci, pendant un séjour d'une quinzaine de jours, puis avec de longues balades dans une campagne grandiose. Emouvant, la plus importante des nouvelles.

Vol brisé : un épisode des horreurs vécues à Dachau, relaté par un infirmier. Quelle souffrance !

Geneviève BONNEFOY
septembre 2020

SVEVO Italo (1861-1928), *La coscienza di Zeno* (Cappelli 1923, Feltrinelli 2014, en français chez Gallimard puis Folio, 1954-2010, 560 p. trad. P.H. Michel : *La conscience de Zeno*)



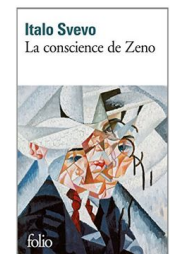
Zeno est un homme hypocondriaque, velléitaire, en perpétuelle lutte contre lui-même. Suivant l'avis de son psychanalyste, il entreprend de rédiger sa biographie. Zeno va explorer tour à tour son addiction à la cigarette, la mort de son père, l'histoire de son mariage, ses relations aux femmes (épouse et maîtresses), l'histoire de son association commerciale et enfin sa cure psychanalytique. Il nous livre ses douleurs et ses frustrations, ses indécisions, ses difficultés à faire des choix, sa peur de vieillir et de mourir, son incapacité à aimer une femme alors qu'il les désire toutes, son impossibilité à travailler. Il s'examine avec à la fois beaucoup de lucidité et de mauvaise foi.

Ce texte, très novateur, est écrit selon un nouveau principe littéraire inspiré de son ami James Joyce : le flux de conscience. Zeno raconte ses souvenirs comme ils se présentent, ce qui induit une narration qui peut sembler décousue puisque la chronologie et l'importance des faits ne semblent pas respectées. C'est un livre à la fois profondément désespéré et plein d'humour. Zeno porte un regard sans concession sur lui et ses erreurs, sur le monde qui l'entoure, sur le fait de n'être jamais tout à fait à sa place.

L'auteur, Italo Svevo, est un homme de la dualité comme le suggère déjà son nom de plume (Italien Souabe, c'est-à-dire allemand). Juif de naissance, converti au catholicisme, tiraillé entre deux activités : le commerce et l'écriture, né autrichien et devenu italien à cause de l'Histoire, navigant entre deux langues, Italo Svevo semble avoir livré beaucoup de lui-même dans cet ouvrage. Ses débuts en littérature n'ayant pas rencontré le succès, Italo Svevo se trouve contraint de travailler dans une banque puis dans une manufacture. Il en découlera un grand malaise intérieur qui servira de base à ce remarquable livre, où on ne sait jamais si on doit rire ou pleurer.

Sylvie MARY
septembre 2020

Le roman, *La conscience de Zeno*, se présente comme une autobiographie que Zeno Cosini consigne sur le conseil d'un psychanalyste à qui il s'est adressé pour tenter d'arrêter de fumer. Le spécialiste, pour se venger de l'abandon de la cure par son patient, publie son récit, en prévenant bien le lecteur qu'il s'agit d'un mélange de vérités et de mensonges.



Les principaux épisodes évoqués de la vie de Zeno sont successivement : ses nombreuses et infructueuses tentatives pour arrêter de fumer ; les rapports difficiles qu'il entretient avec son père, qui va bientôt mourir ; ses approches maladroites en vue d'épouser Ada, la plus désirable des quatre sœurs Malfenti, et son mariage incohérent avec une de ses sœurs, Augusta, laide mais sage et énergique ; sa brève aventure avec Carla, une étudiante en musique ; la faillite et le suicide de Guido, le mari d'Ada ; le succès en affaires de Zeno, plus heureux que véritablement construit.

Le dernier chapitre concerne la cure psychanalytique elle-même, à laquelle Zeno renonce finalement, convaincu de son inutilité : « *l'ho finita con la psico-analisi* ».

Italo Svevo est le pseudonyme d'Hector Schmitz, né en 1861 à Trieste d'un père allemand commerçant et d'une mère italienne. Il publie à compte d'auteur *Una Vita* en 1892 et *Senilità* en 1898. Deux romans en partie autobiographiques et deux échecs littéraires. Il arrête alors d'écrire pendant une vingtaine d'années.

Le tournant va être sa rencontre en 1905 avec James Joyce, alors professeur d'anglais à Trieste, avec qui il noue une solide amitié, ainsi que sa découverte de la psychanalyse de Sigmund Freud en 1908-1910. Il reprend l'écriture après la guerre, en 1919, avec *La Coscienza di Zeno*, qu'il publie en 1923. La sortie du livre devient un réel succès littéraire à partir de 1926. Svevo meurt en 1928 des suites d'un accident d'automobile.

Pour donner à son lecteur l'illusion d'un vrai journal tenu par le patient d'une psychanalyse, Svevo met en application un nouveau procédé littéraire, inspiré par les travaux de son ami James Joyce : le flux de conscience. Ainsi, l'intégralité du livre consiste en la reconstruction, non pas objective mais subjective, des souvenirs qui ressurgissent à l'esprit de Zeno, lequel les interprète à la lumière de ses propres expériences, en les déformant ou même en les falsifiant. Svevo abandonne l'ordre chronologique des faits au profit d'une narration organisée par thèmes, et prend ses distances avec la réalité à travers un ton souvent ironique.

En rompant avec le réalisme et en s'ouvrant à l'introspection et à l'analyse de la conscience, Svevo accomplit une démarche qui le rapproche des grandes œuvres qui ont renouvelé la littérature européenne au début du 20^{ème} siècle, celles de Joyce, de Proust, de Mann ou encore de Musil.

François GENT
septembre 2020

SVEVO Italo (1861-1928), *La nouvelle du bon vieux et de la belle enfant*
(Allia, 2011, 120 p., trad. Thierry Gillybœuf, titre it. *La novella del buon vecchio e della bella fanciulla*, Morreale, 1929)



Cette nouvelle a été publiée un an après la mort de l'auteur et rééditée en 2011. Elle a aussi été adaptée en 1996 par Claude Goretta pour un téléfilm intitulé *Le dernier chant*. Elle relate les états d'âme d'un sexagénaire qui s'éprend d'une très jeune fille, conductrice de tramway. Son intention, à moins que ce soit sa bonne conscience, est tout d'abord d'éduquer et de protéger la jeune fille. Mais, il va se laisser emporter par les délices de la jeunesse et de l'amour et y succomber, non sans culpabilité d'ailleurs. Il tombe malade, ce qui va mettre un terme à cette relation.

Il arrive à se convaincre que c'est mieux ainsi, jusqu'au jour où il voit, dans la rue, sa Dulcinée au bras d'un jeune homme. De nouveau, le vieil homme va vouloir soustraire la jeune femme à une éventuelle perte morale. Il va lui donner rendez vous. Cependant, il ne va pas « replonger » dans les affres de la chair, bien que la jeune fille n'y soit pas du tout opposée. La magie n'opère plus. Le démon de midi a passé son chemin. Le vieillard va sublimer ce dernier amour en écrivant un traité sur les « Rapports entre la vieillesse et la jeunesse ». Il va y mettre toute son énergie et y coucher ses tourments et atermoiements, tout en s'étiolant dans une extrême solitude. Dès son œuvre achevée, il mourra.

J'ai trouvé cette nouvelle bien écrite, dans un style quelque peu alambiqué, reflétant l'esprit du personnage, peut-être de l'auteur même. A la fin, cela m'a un peu ennuyée. Je trouve que ce vieux s'est gâché la vie ! Au lieu de s'infliger ce renoncement et toutes les tergiversations qui en ont découlé, il aurait mieux fait de se délecter de ce regain de jouvence, « Mère Nature, avec bienveillance, lui ayant accordé d'aimer, encore une fois ». Sans doute même que ce choix aurait été meilleur pour sa santé. Pour ma part, je fais mienne la citation d'Oscar Wilde : « Le seul moyen de se délivrer d'une tentation, c'est d'y céder ».

Marie SALADIN
septembre 2020